

tendances. 

Le génie du lampadaire

MALAISIE — Nos réverbères font déjà bien plus qu'éclairer nos coins de rue. À Copenhague ou à Glasgow, certains indiquent les places disponibles sur un parking ou mesurent la qualité de l'air. En Malaisie, des chercheurs ont mis au point un éclairage public capable d'attirer les moustiques en diffusant ce qui ressemble à une odeur humaine. L'objectif est de les piéger et de les tuer. "Équipés d'une éolienne et d'un panneau solaire, ces lampadaires adaptés aux zones rurales dépourvues de réseau électrique fiable peuvent aider à lutter contre la dengue ou d'autres maladies transmises par les insectes", s'enthousiasme le magazine **Fast Company**. Munis de capteurs, ces lampadaires peuvent aussi émettre des alertes en cas d'inondations et servir de bornes de chargement pour téléphones portables.



Retrouvez chaque semaine la chronique **Courrier d'ailleurs** sur OUI FM

Jeu à 10 h et samedi à 17 h avec **Courrier international**



Des sacs de derrière les barreaux

Emprisonné en 2012 à la suite d'une erreur judiciaire, l'homme d'affaires mexicain Jorge Cueto a créé depuis sa cellule Prison Art, une marque qui fournit aujourd'hui du travail à plus de 200 détenus.

— **Animal politico** (extraits) Mexico

Le jour où il a été incarcéré à Puente Grande [près de Guadalajara, dans l'ouest du Mexique], Jorge Cueto est d'abord passé par la "zone d'accueil", où 300 condamnés s'entassaient sans matelas, sans couverture et sans nulle part où reprendre des forces. Mille choses ont alors traversé l'esprit de cet homme d'affaires, mais il n'imaginait pas que son cacochemar marquerait le début d'un projet qui donne aujourd'hui du travail à des centaines de personnes.

Dans une salle de réunion avec vue sur l'un des quartiers les plus chics de Mexico, l'entrepreneur raconte que tout a commencé en 2007. Cette année-là, un client mécontent a accusé de fraude l'entreprise où Cueto avait été directeur régional. "Cela finissait deux ans que j'avais quitté la société, précise avec un sourire résigné cet homme d'affaires aux yeux bleus et aux longs cheveux gris. J'ai été arrêté en juin 2012."

Une fois à Puente Grande, un complexe permettant d'accueillir 12 000 prisonniers, Jorge a remarqué que, en plus de la surpopulation, des conditions d'hygiène catastrophiques et de la corruption, les employés permettant de survivre en prison étaient très

rare et surtout très mal payés. "Il s'agissait de travaux de jardinage, un peu de maçonnerie et de maintenance, de la blanchisserie et du repassage..." Du coup, de nombreux détenus se tournaient vers l'artisanat.

"Les gens avaient vraiment besoin de travailler, d'aider leurs familles. Que pouvaient-ils faire d'autre pour gagner leur vie entre ces murs ?" Sans le savoir, il a trouvé la solution dans l'un des studios de tatouage de la prison. "J'ai demandé à son tatoueur s'il pouvait dessiner non pas sur la peau mais sur un morceau de cuir, pour me faire un sac." C'est ainsi que tout a commencé. Jorge a d'abord acheté le cuir à un autre prisonnier. Il l'a apporté au tatoueur qui y a dessiné un phénix — "un oiseau hautement symbolique". Puis il a fait appel à un autre artisan, un indigène qui a



confectionné une pochette où il pourrait ranger ses lunettes, un carnet et un livre.

Les demandes ont commencé à affluer. "Après avoir réalisé trois ou quatre sacs, nous étions tous plutôt contents de nous, raconte-t-il. Le tatoueur, l'homme qui me vendait le cuir et celui qui fabriquait les pochettes — tous sont revenus demander du travail. C'est ainsi qu'est née une microéconomie."

Neuf mois plus tard, Jorge a été innocenté. À ce moment-là, il faisait déjà travailler 40 prisonniers (tatoueurs, assembleurs et artisans), avec la permission des autorités carcérales. Les sacs "tatoués" s'entassaient dans une des pièces de la prison. "Les détenus m'ont organisé une soirée d'adieu. Ils étaient heureux pour moi, mais surtout préoccupés de leur sort, car ils avaient depuis quelque temps des revenus réguliers. Je me suis engagé à trouver un moyen de faire durer ce travail", affirme l'entrepreneur.

À la conquête du monde. Un mois après sa libération, en juin 2013, il crée la fondation Proyecto de Arte Carcelario (Projet d'art carcéral) et dépose la marque Prison Art. Le projet se développe rapidement. Un créateur de Guadalajara ajoute cinq nouveaux modèles de sacs aux quatre existants. Puis c'est le grand saut : une première boutique ouvre à San Miguel de Allende (dans le centre du pays), très fréquentée par des touristes canadiens et américains, intéressés par le concept. D'autres points de vente voient le jour près des plages, à l'aéroport de Cancún et dans le centre de Mexico.

Prison Art emploie aujourd'hui 219 personnes détenues dans tout le Mexique. Jorge affirme les payer selon le principe du "commerce équitable". "Nous ne voulons pas nous aligner sur les conditions de travail proposées par la prison. Les autorités paient une misère et font bosser les détenus du lundi au dimanche. Ce que nous voulons, c'est qu'ils gagnent des sommes décentes. C'est pour ça que nos sacs coûtent cher."

Pourtant, Jorge précise que l'argent ne bénéficie pas uniquement aux prisonniers : pour participer à Prison Art — outre assister aux réunions des Alcoólicos anónimos —, chacun doit verser une partie de son salaire à sa famille, pour lui venir en aide. "Si un homme reste quatre ans en prison [et n'est plus en mesure soutenir financièrement les siens], son épouse ne l'attend pas toujours. Quand il sort, ses enfants sont partis et, s'il avait des biens, ils sont souvent perdus. Cela s'ajoute au fait qu'il ne trouvera pas de travail à cause de son casier judiciaire, ce qui l'oblige à retomber dans les travers qui l'ont mené en prison. Ainsi, souligne Jorge, l'objectif est de permettre au prisonnier de conserver une structure familiale, grâce à cet argent."

Le prochain point de vente de Prison Art doit être ouvert à Mexico et "12 ou 14 autres" sont prévus dans des villes comme New York, Las Vegas, Madrid, Barcelone, Paris, Londres et Tokyo.

— **Manuel Ureste** Publié le 25 janvier



Flagrants délits

Pause prolongée, personne qui se met à courir ou regarde par-dessus son épaule... À l'aide d'algorithmes, les caméras qui surveillent l'espace public apprennent à déceler les comportements suspects censés précéder un crime ou un attentat. Des "anomalies" que la photographe Esther Hovers a capturées dans la série **False Positives**, un ensemble de croquis et de montages créés à partir d'images de vidéosurveillance d'un quartier d'affaires de Bruxelles. "Ces clichés qui visent à définir les notions de normalité et de déviance", selon le magazine américain **Wired**, seront exposés lors du festival **Circulation(s)** de la jeune photographie européenne qui se tiendra à Paris de mars à juin 2016.

Gouvernement poubelle

LIBAN — Immondices amoncelées dans les rues, odeurs pestilentielles, incinérations sauvages... Pour marquer les six mois de la "crise des déchets" qui asphyxie les Libanais, le collectif "Vous puez !" a baptisé vingt-quatre décharges improvisées de Beyrouth du nom des ministres du gouvernement actuel, "incapables d'enrayer la crise" née de la fermeture de la plus grande décharge du pays en juillet de l'année dernière, rapporte le quotidien **L'Orient-Le Jour**. "Habituellement, on honore les leaders, les ministres et les députés en donnant leur nom à des rues, des ponts et des autoroutes. Nous avons pensé qu'il était de notre devoir national d'honorer" chacun des ministres pour cet exploit", souligne le collectif.



A méditer cette semaine : A quelle bonne chose serais-tu prêt à renoncer en échange d'une très bonne chose ?

SUR NOTRE SITE courrierinternational.com

Retrouvez l'horoscope de Rob Brezsky, l'astrologue le plus original de la planète.

Ah ! le petit vin bleu...

ESPAGNE — Vous hésitez entre un petit blanc sec et un ballon de rouge, pourquoi ne pas commander plutôt un verre de vin bleu ? Oui, bleu. Cette fantaisie schtroumpfesque est désormais possible de l'autre côté des Pyrénées, où six jeunes Espagnols ont mis au point Gik, un mélange de raisins rouges, blancs et de pigments naturels. Partis de rien pour élaborer cette "rébellion créative", explique le quotidien **La Razón**, "ces jeunes sans aucune expérience du monde viticole, designers, musiciens, ou informaticiens", se sont associés avec l'université du Pays basque durant deux années de recherches et de développement. Plus de 70 000 bouteilles de cette cuvée un peu loufoque ont déjà été écoulées.

